

toujours prendre, si extraordinaire que cela vous paraisse. Je vous déclare qu'un homme si honnête qu'il soit, possesseur d'une mine de coquin ne sera jamais mon ami. J'ai des principes arrêtés là-dessus. Tenez, monseigneur, je me rappelle un vieux Turo que je fus chargé de pendre après la prise de Prague. On accusait cet homme d'être un espion. Il avait la figure la plus honnête qu'on puis imaginer. Je ne voulais pas croire qu'il en fût un. Vous ne sauriez vous imaginer le chagrin que j'éprouvai à pendre cet homme, mais j'avais reçu des ordres et vous le savez, monseigneur, un soldat ne connaît que sa consigne. Je fis pendre le pauvre diable de Turo.

— Eh bien ! demanda le duc de Rohan, on reconnut après sa mort qu'il n'était pas coupable ?

— Au contraire, monseigneur, il fut prouvé qu'il l'était encore bien plus qu'on ne le supposait.

— Ah ! par exemple ! je ne m'attendais pas à celle-là, s'écria le duc en éclatant de rire. Je serais curieux de savoir la conséquence que vous tirez de votre histoire, capitaine ?

Une toute simple, monseigneur ; elle vous prouve qu'il faut que j'aie des principes bien arrêtés et que je sois réellement superstitieux pour persévérer dans mon opinion après une pareille aventure.

— De par Dieu ! capitaine, vous êtes le plus charmant compagnon que l'on puisse voir en même temps qu'un officier expérimenté et un habile partisan. Faites-moi le plaisir de demeurer à déjeuner avec nous, tandis que votre filleul, le brave Double-Épée ira à toutes brides prier M. le comte du Luc de vouloir bien assister au conseil qui aura lieu dans trois heures. Ce temps suffit pour qu'il soit ici, n'est-ce pas ?

— Oh ! parfaitement, monseigneur. Nous campons en ce moment à deux lieues et demie de Castres, tout au plus.

— Eh bien, allez, Double-Épée, mon ami, et faites diligence.

— Dans deux heures je serai de retour, monseigneur.

— Un mot encore, Double-Épée : puisque votre enseigne est si près d'ici, donnez l'ordre de ma part qu'elle vienne camper sous les murs même de la ville, peut-être en aurons-nous bientôt besoin.

— Eh ! eh ! monsieur le duc, demanda Vatan avec un sourire égrillard, est-ce que vous nous prépareriez quelque joyeuse surprise ?

— Peut-être, mon cher capitaine, répondit le duc d'un ton de bonne humeur.

Double-Épée prit congé et sortit.

Nous ne dirons rien du déjeuner que fit le capitaine Vatan en compagnie des officiers de M. le duc de Rohan ; le digne aventurier avait depuis longues années l'habitude des « repue franches » ; lorsque l'occasion s'offrait à lui de faire un bon repas, il jouait des mâchoires d'une façon merveilleuse et qui ne manquait pas de causer chaque fois un ébahissement général.

À l'heure dite tous les officiers furent convoqués à un grand conseil de guerre, sous la présidence de M. le duc de Rohan, ayant à sa droite M. le comte du Luc de Mauvers arrivé à Castres quelques instants auparavant, et à sa gauche M. de Malauze ; puis venaient MM. de Croissy, de Sainte-Romme, de Beaufort, de Boyer, Philippe et François de Castelnau, et enfin le capitaine Vatan et M. de Penavère, gouverneur de Saint-Antonin qui, depuis deux jours, se trouvait à Castres pour affaires particulières.

M. de Lectoures, frère de lait du duc de Rohan, faisait l'office de secrétaire.

— Messieurs, dit le duc de Rohan, je vais avoir l'honneur de vous donner communication d'une lettre que m'adressent de Montauban MM. le duc de La Force et le comte d'Orval, gouverneur de ladite ville, car c'est expressément sur les faits que contient cette lettre que roulera la discussion que nous allons avoir. Donc, veuillez écouter.

Le duc retira la lettre du portefeuille, la déplia et en commença ainsi qu'il suit la lecture :

« Son Altesse M. le prince duc Henri de Rohan, chef des protestants des Cévennes et du haut Languedoc, et seul commandant des armées de la religion.

« Mon féal cousin et ami,

« Nous avons eu de ce côté de grandes tranches : les troupes royales nous ont voulu assaillir à plusieurs reprises du côté de Piquecos, et surtout de celui de Ville-Bourbon. Ils mettent grand acharnement à s'emparer de ce faubourg qui, en effet, est la clef de la ville ; mais avec l'aide de Dieu, nous avons jusqu'à ce jour résisté vaillamment et reconduit les assaillants l'épée dans les reins jusque dans leurs retranchements. Ils ont perdu plusieurs seigneurs de marque, entre autres, M. le marquis de Thémines et M. le duc de Mayenne, qui a été tué d'un coup de boulet au moment où il faisait visiter les tranchées à M. de Guiso.

« En somme, je suis heureux de vous annoncer, mon cher cousin et ami, que jusqu'à présent nous n'avons pas perdu une seule de nos positions et que, malgré les jactances de M. le connétable, qui semble tout vouloir dévorer, tout en ayant grand soin de se tenir à l'abri des horions, les royaux n'ont pas gagné un pouce de terrain. La contagion s'est mise dans leur armée par l'infection de l'air, causé par la pourriture des cadavres que, le plus souvent, ils négligent d'enterrer et les soldats meurent comme mouches en septembre. Cependant, mon cher cousin et ami, je dois vous dire toute la vérité ; notre situation n'est pas bonne ; nous avons subi de si grosses pertes que la garnison, considérablement affaiblie, ne suffit plus qu'avec peine à garnir les rempart ; nous avons aussi grand'foison de malades ; les vivres commencent à nous manquer ainsi que les munitions qui deviennent rares ; les bourgeois qui, dans les premiers jours du siège, faisaient rage se découragent vite comme manants et poltrons qu'ils sont. Ils raisonnent des choses de la guerre et nous accusent de les vouloir tous perdre par notre entêtement.

« Or donc, dans l'état où sont les choses, si vous n'y pouvez remédier en nous envoyant un prompt et fort secours d'au moins huit ou dix enseignes de gens de pied, nous serons contraints, non pas à nous rendre, ce que ni M. le comte d'Orval, ni moi n'entendons faire, mais à nous jeter au milieu des retranchements royaux et à périr l'épée à la main, ce dont nous serions fort marris pour le peu de bénéfice qu'apporterait notre mort aux intérêts de la religion ; voyez, mon cher cousin et ami, ce qu'il vous convient de faire.

« Quelle que soit la décision que vous jugiez à propos de prendre, soyez assuré qu'en toutes circonstances je saurai me montrer digne de la confiance que vous m'avez témoignée.

« Signé : JACQUES NOMPAR DE GAUMONT DUC DE LA FORCE. »

Puis plus bas, continua le duc de Rohan, se trouve ceci :

« Monsieur le duc de Rohan,

« Cette ville de Montauban se trouve en grande tranche et désarroi ; la garnison est diminuée de plus de moitié : les vivres manquent et les bourgeois se mutinent. S'il ne nous arrive un